

L'ÉCRAN français

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

10.
TOUS LES
MERCREDIS

4^e ANNÉE

N° 32

6 FEV.

1946



Paulette GODDARD vient de terminer, sous la direction de Jean Renoir, « LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE », d'après Octave Mirbeau.

MADELEINE CARROLL REÇOIT LA LEGION D'HONNEUR. Madeleine est une grande amie de la France. Engagée en 1941 comme infirmière dans l'armée américaine, elle réside à Paris depuis la libération. Son rêve est de vivre chez nous : la voici sur le balcon de son appartement de l'Ile-Saint-Louis. (Photo RADIO 46.)



ROSLIND NE VOULAIT PAS SE MARIER. Rosalind Russell, que l'on voit ici dans « Sœur Kenny », avait toujours proclamé son dédain pour la vie conjugale. Aujourd'hui, elle a changé d'avis puisqu'elle se marie avec un certain Fred Brisson...



A MONTMARTRE, UN SOIR DE PLUIE, FERNANDEL ET BRASSEUR ont tourné les premières scènes de « Petrus ». Tandis que le réalisateur, Marc Allegret réfléchit devant une voiture, en attendant que la pluie lui permette de tourner, Fernandel, curieux, écoute les conversations et Pierre Brasseur, très en forme, quémande du feu en blaguant.

(Photos LIDO.)

8160



LE FILM D'ARIANE

Sur la butte et sous la pluie ALLEGRET TOURNE « PETRUS »

UNE ruelle, accrochée aux flancs de la Butte montmartroise, reçoit cette nuit d'étranges visiteurs. Pour la circonstance, on a illuminé la minuscule et abrupte rue Nobel.

Les bourgeois du quartier se pressent en masse dans cet amphithéâtre. On joue à bureaux fermés : fenêtres et escaliers sont loués d'avance.

— C'est gai, avec ces gens-là, on ne pourra encore pas dormir de la nuit ! lance un monsieur ronchonnant qui rentre chez lui en claquant la porte.

Une dame, en robe de chambre, confie à sa gamine :

— Va y avoir Fernandel ! Mais la petite fille reste indifférente : elle en a vu d'autres.

Lever de rideau. Marc Allégret est prêt à tourner le premier plan de *Petrus*, dont il a écrit le scénario avec Marcel Rivet, d'après la pièce de Marcel Achard.

Pendant que Kelber règle les éclairages, les machinistes plantent au milieu des escaliers un bec de gaz boîteux.

On répète : Brasseur-Rodriguez essaye de reprendre une liasse de faux billets dans la poche du trop beau costume de golf porté par Fernandel-Pétrus.

Brasseur et Fernandel sont très en forme. Ils s'amusent entre les répliques. Et l'amphithéâtre vibre sous leurs rires.

Mais une corpulente Marseillaise vient sous le nez et les dents de Fernandel et s'écrit :

— Ah ! Il est chouette !

Fernandel, gêné, lui tourne le dos et s'en va discuter avec Simone Sylvestre venue là en spectatrice.

On commence à répéter sérieusement. Aussitôt, il se met à pleuvoir. La Marseillaise est vraiment trop exubérante : elle tape sur l'épaule de Fernandel :

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis ta cousine !

Fernandel, agacé, lève les mains au ciel :

— Ah ! celle-là, alors !

23 h. 15. La pluie tombe de plus belle. Allégret dit :

— On va tout de même essayer de prendre le plan général.

Les bourgeois en ont assez. Déjà, certains, qui pourtant étaient aux premières loges, ont fermé leur fenêtre et éteint la lumière. Pour eux, la représentation est un four...

Un monsieur dit à sa compagne :

— Ça fait trois heures qu'on se gèle... Viens, rentrons !... Tu vois bien qu'il ne se passe rien !... Je te paierai le cinéma quand on jouera le film, mais rentrons !

Jean Vigo méritait bien la place

MISSION DES « CINÉ-CLUBS »

IL arrive souvent qu'un ciné-club se voit refuser la location d'un film par son distributeur : « Vous louer mon film pour une soirée ? Pour ce que ça me rapporte ! Non, vraiment, ça ne m'intéresse pas ». Car les distributeurs comme les producteurs professionnels, en général, à l'égard des ciné-clubs, une totale indifférence. Beaucoup même les tiennent pour des institutions néfastes : ils redoutent la concurrence que les ciné-clubs pourraient exercer à l'égard des exploitants dont ils sont les fournisseurs.

Ces préjugés courants prouvent qu'on n'a pas encore compris, dans la corporation du cinéma, la raison d'être des ciné-clubs. Loin de nuire aux intérêts du commerce cinématographique, l'action des ciné-clubs doit en favoriser l'essor. Car c'est à eux qu'incombe la grande mission de faire l'éducation cinématographique du public.

N'oublions pas qu'un tiers seulement de la population française fréquente les salles de cinéma. Si l'on veut étendre le marché français — et c'est là une des conditions nécessaires à la renaissance et à la prospérité de notre industrie — il ne faut pas seulement attirer au cinéma de nouveaux spectateurs, il faut surtout développer le goût du cinéma dans la jeunesse, faire connaître l'histoire et les chefs-d'œuvre d'un art qui est encore loin de s'être imposé à tous : c'est le rôle des ciné-clubs.

D'autre part, dès à présent, par l'intérêt qu'ils projettent sur les choses du cinéma, par les discussions qu'ils suscitent, les ciné-clubs entretiennent dans le grand public un engouement dont les exploitants sont les premiers à bénéficier. Plus on s'intéresse au cinéma, plus on veut en voir. Qu'on ne parle donc pas de concurrence ! D'abord parce que les films projetés dans les ciné-clubs sont des œuvres de répertoire ou des bandes dont la carrière commerciale est terminée. Et parce que l'expérience prouve que quand, par hasard, un club régional offre à ses adhérents la primeur d'une œuvre inédite, il en résulte, pour l'exploitant qui l'inscrit à son programme, une augmentation de recettes.

Les ciné-clubs ne deviendraient les concurrents des exploitants que s'ils manquaient à leur mission, s'ils se bornaient à projeter sans discernement les bandes qui leur tombent sous la main. Un programme de ciné-club doit être axé sur le style d'un réalisateur, la personnalité d'une vedette ou tel problème d'esthétique.

Producteurs et distributeurs devraient comprendre qu'en aidant les ciné-clubs à composer de tels programmes ils agissent, en fin de compte, dans l'intérêt du cinéma tout entier.



LES ÉTUDIANTS FÊTENT LE CINQUANTENAIRE

CONTRAIREMENT aux pouvoirs publics, les étudiants n'ont pas oublié que le cinéma avait cinquante ans.

Le Ciné-Club Universitaire et l'Union des étudiants d'art ont organisé place de la Sorbonne une exposition « Cinéma français 1895-1945 ».

Des images de films, des maquettes, des découpages de René Clair ou de Jacques Prévert alternent avec des dessins de Méliès et les poupées de Ladislas Starevitch.

Et puis il y a le discours de Vigo à l'occasion de la présentation de *Zéro de conduite*. On peut y lire : « Je songeais aussi à vous amener quelques membres de la censure française qui finissent le plus souvent par devenir, à coups de ciseaux, les véritables auteurs d'un film. Mais j'ai craint qu'ils ne s'abîment dans le voyage. »

HOLLYWOOD ne s'intéresse pas qu'aux pin-up girls

NOTRE confrère et ami Georges Adam, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, vient de faire une tournée de conférences aux Etats-Unis. Ce voyage l'a naturellement conduit à Hollywood où une réception a été organisée en son honneur par les comités de rédaction du *Hollywood Quarterly* et du *Screen Writer* (il s'agit de deux revues de création récente, les seules publiques de caractère intellectuel qui paraissent dans la capitale du cinéma).

À cours de cette réunion à laquelle assistait la crème des scénaristes hollywoodiens, Georges Adam retrouva, devant un auditoire qui comprenait aussi les metteurs en scène et les producteurs les plus entreprenants, l'histoire de la vie artistique et littéraire française pendant l'occupation, la création des *Lettres françaises clandestines* et de *L'Ecran français*, organe des résistants du cinéma, qui paraissaient conjointement à elles.

La séance se prolongea plusieurs heures dans l'atmosphère la plus cordiale. Georges Adam dut répondre à maintes questions, qui prouvent combien les intellectuels de Hollywood s'intéressent à tout ce qui touche à notre culture et à l'évolution actuelle de nos idées.

Manifestation d'une haute portée puisqu'on y a jeté les bases d'échanges culturels entre Paris et Hollywood.

Les Suisses n'aiment-ils pas LA DERNIÈRE CHANCE ?

VOICI une information singulière : Leopold Linberg, le réalisateur de *La Dernière Chance* qui remporte à Paris comme à New-York, un succès justifié et qui fait, sur les écrans du monde entier une si belle propagande pour la Suisse, se serait vu notifier l'ordre de quitter la Suisse dès que sera terminé son contrat de mettre en scène au théâtre dramatique de Zurich, c'est-à-dire, au plus tard, en juillet prochain. Telle serait la décision de la police fédérale suisse.

Que reproche-t-on à Linberg ? Le rapport de police précise : « Leopold Linberg, né le 1^{er} juillet 1902, marié, est d'origine autrichienne et a un passeport autrichien. Il lui est donc interdit de se livrer à une autre activité artistique que celle au théâtre de Zurich et notamment de réaliser des films ». On peut espérer — non pas pour Linberg qui n'attendrait pas longtemps son engagement à Hollywood, mais pour le prestige de la Suisse — qu'il se trouvera là-bas assez de gens intelligents pour faire rapporter cette mesure abusive.

**Olivia de Havilland
interprète V. Pozner**

NOTRE collaborateur Vladimir Pozner, qui a travaillé plusieurs années dans les bureaux de scénarios de Hollywood et qui s'est familiarisé là-bas avec la technique du cinéma, vient d'écrire un scénario pour son plaisir... *Il vicolo di Madama Lucrezia*, d'après un conte de Prosper Mérimée.

Avant de quitter la Californie, il y a quelques semaines, V. Pozner avait écrit un scénario original, *The Dark Mirror* (*Le Sombre Miroir*).

On apprend aujourd'hui que ce film en cours de réalisation a pour metteur en scène Robert Siodmack et pour vedette Olivia de Havilland. A ses côtés, Lew Ayres, qui vient d'être débarrassé, fera dans ce film sa rentrée à l'écran.

**Micheline Presles
sioniste**

Il y aura bientôt dix ans. Micheline Presles était pensionnaire à Notre-Dame-de-Sion. Mais Micheline laissait son amie Elisabeth de Gaulle



La Mort de Dreiser

LA mort du grand romancier naturaliste américain Théodore Dreiser, âgé de soixante-quatorze ans, est une grande perte pour la littérature américaine. L'auteur d'*Une Tragédie américaine*, et de tant d'autres tranches de vie, était l'un des maîtres des lettres contemporaines, et sa gloire n'avait nullement pâli, bien qu'il n'eût pas publié de romans depuis vingt et un ans.

Dreiser habitait Hollywood depuis une dizaine d'années, et il avait vu porter à l'écran deux de ses œuvres principales : *Une Tragédie américaine* et *Sœur Carrie*, toutes deux, on s'en souvient, jouées par Sylvia Sidney.

En outre, les studios avaient acquis les droits de plusieurs de ses nouvelles, dont aucune cependant n'a jusqu'ici été filmée. Enfin, il avait écrit un scénario original basé sur la vie de son frère, le chansonnier Paul Dreiser, qui fut réalisé sous le titre de *My Gal Sal*, d'après le titre d'une des chansons.

C'est le scénariste John Howard Lawson qui prononça l'éloge funèbre de son grand ami Dreiser. Charles Chaplin, le scénariste-metteur en scène Dudley Nichols et le philosophe Will Durant assistèrent aux obsèques.

collectionner les bonnes notes, car Fernand Gravey lui paraissait plus attrayant que Ciceron. Elle quitta l'école et se révéla vedette. A *Notre-Dame-de-Sion*, Micheline fut mise à l'index. Défense fut signifiée à ses camarades de prononcer son nom.

Aujourd'hui, la sévère institution place sur le même piédestal la sage Elisabeth et la « regrettable » Micheline...

PARIS

♦ On cherche un Américain parlant bien français pour *Les Enfants gâtés*, que Jean Delannoy réalisera d'après le roman de Philippe Hériat.

♦ Willy Rozier porterait à l'écran Monsieur chasse, d'après Feydeau, avec Sophie Desmarets et Claude Dauphin.

♦ Charles Spaak adapte *Eaux printanières* d'après Tourgueniev, pour Claude Renoir et un scénario de Jean Gabin pour Georges Lacombe.

♦ Les productions Discina tourneraient à Bruxelles trois films : *Marc Allégret*, *Christian-Jaque* et *Sœur Carrie*, toutes deux, on s'en souvient, jouées par Sylvia Sidney.

♦ Bientôt, une première salle parisienne équipée en 16 mm.

♦ Notre confrère Georges Chaperot réalisera deux courts métrages : *Un rigolo* et *Histoire de fous*.

♦ Françoise Rosay à Londres pour la première de *Une femme disparaît*, film tourné par Jacques Feyder en Suisse.

HOLLYWOOD

♦ Le Congrès vote des crédits de 1 million de dollars par an, pour une bibliothèque nationale cinématographique.

♦ Accord entre les actualités Pathé américaines, anglaises et françaises.

♦ Paulette Goddard, prochainement, dans *Le Meilleur des mondes*, d'après Aldous Huxley.

♦ Hitchcock se propose de tourner Hamlet en costumes modernes, avec Cary Grant.

♦ Henry Fonda et Bette Davis dans *Ethan Frome*, nouveau film de John Ford.

♦ Bob Hope avait tourné Ma blonde favorite avec *Madeleine Carroll* : il va tourner Ma brune favorite avec Hedy Lamarr.

♦ Débuts de Suzanne Tracy, fille de Spencer.

♦ Orson Welles, chaque semaine, une causerie politique à la radio.

♦ William S. Hart fête son 75^e anniversaire, mais Linda Darnell déclare qu'elle quittera le cinéma quand elle aura 25 ans...

♦ Suicide de Mary L. Wiggins, 35 ans, la plus célèbre Stunt-girl d'Hollywood.

♦ James Hilton : *Le dernier homme du monde*, basé sur l'idée de la destruction de l'humanité par l'énergie atomique. Vedette : Ray Milland.

♦ Bientôt La vie du général Henri Giraud et La vie du général Charles de Gaulle.

A NOS ABONNÉS

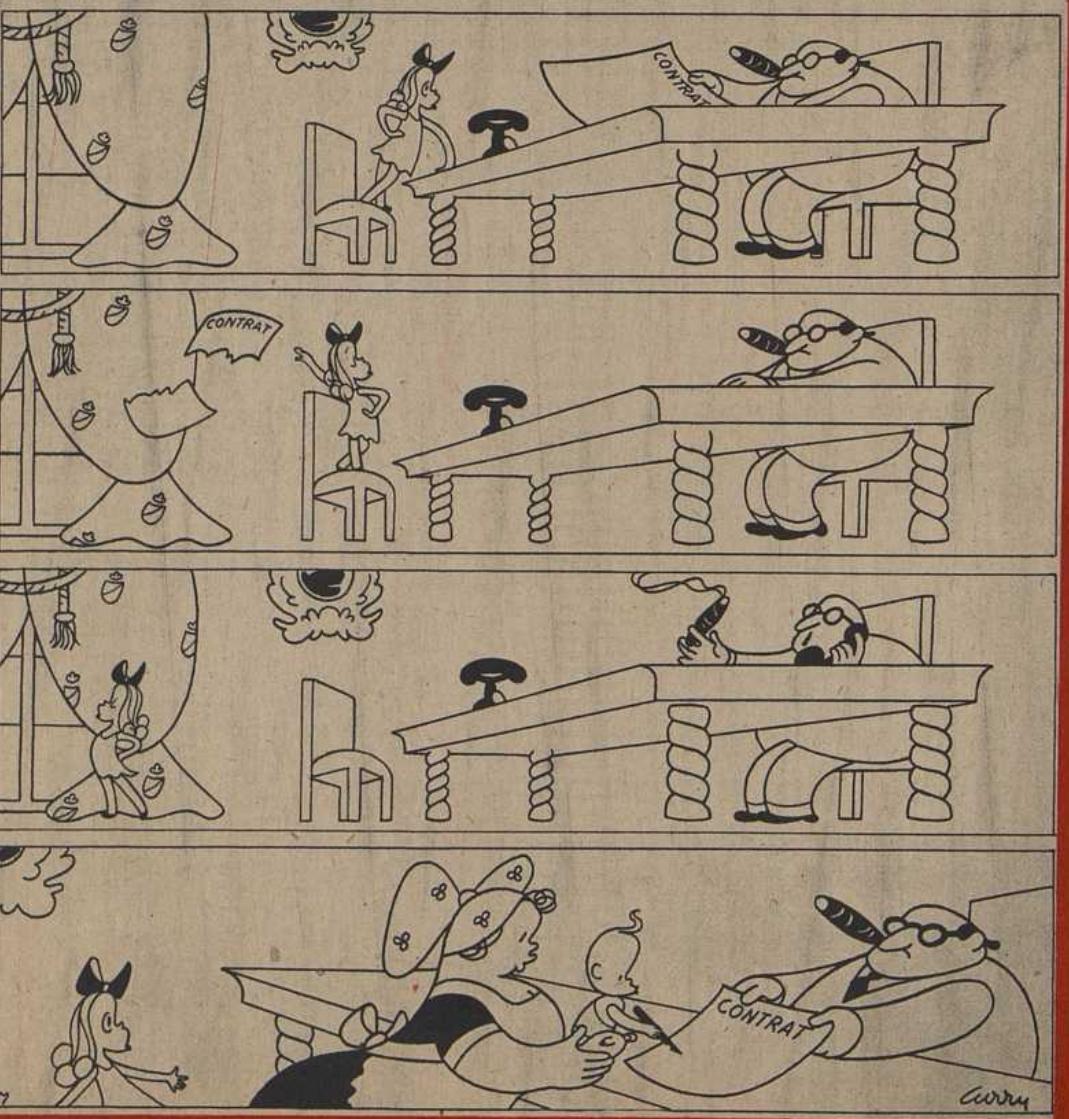
Chaque bande d'envoi porte en haut, à gauche, la date d'échéance de l'abonnement.

Nous prions nos abonnés de renouveler leur abonnement quinze jours minimum avant cette date d'échéance, le service du journal ne pouvant être prolongé au delà.

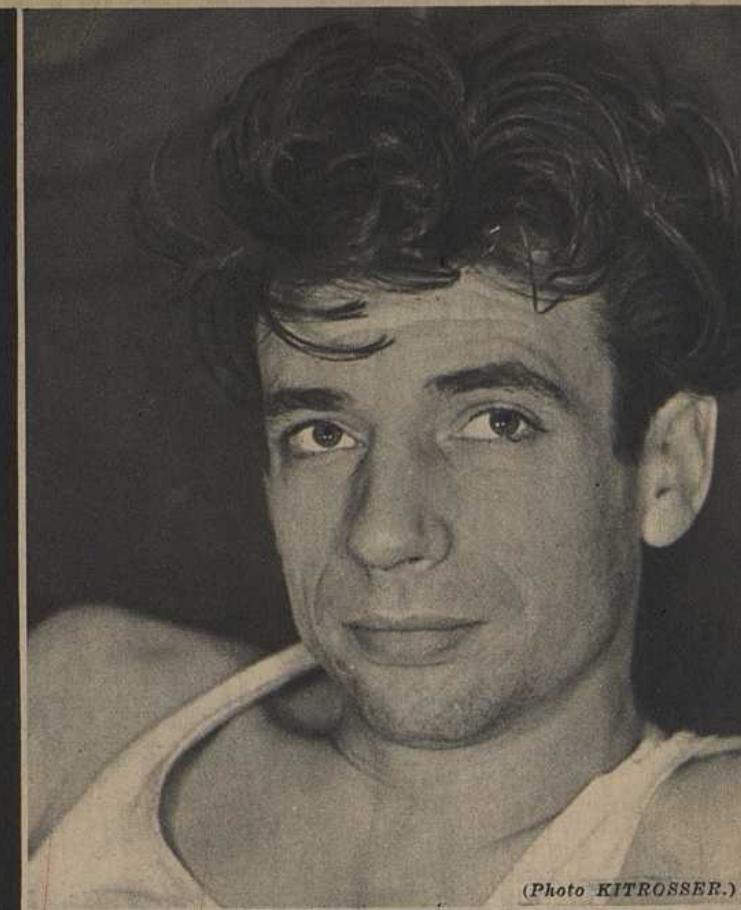
Prière de joindre à toute demande de changement d'adresse une ancienne bande et la somme de 10 francs en timbres-poste.

BABY-STAR... Place aux jeunes

par CURRY



(Photo POURTEL)



(Photo KITROSSER.)

NATHALIE NATTIER ET YVES MONTAND REMPLACENT...

HISTOIRE D'UN FILM

par Pierre LAROCHE



...MARLENE...



...ET GABIN

25 juin 1945. — M. Jean Gabin signe un contrat avec la maison Pathé pour un film à réaliser par Marcel Carné, scénario de Jacques Prévert.

Ce scénario n'existe pas, mais M. Jean Gabin fait confiance à Carné et Prévert, auxquels il doit ses triomphes du *Quai des Brumes* et du *Jour se lève*.

Car, en somme, M. Jean Gabin c'est Pépé-le-Moko, le déserteur du *Quai* et l'homme traqué du *Jour se lève*. Nous sommes bien d'accord ?... Tout le monde est d'accord. Jean Gabin aussi et, dans le contrat, il est prévu, en raison de l'incertitude du sujet que ce projet de film pourra être reculé d'un commun accord. Il fait confiance à ses amis.

— Bravo, mon p'tit pote... Le môme Carné c'est un champion... Jacques aussi... tous des champions... et puis c'est pas une raison parce que je n'ai pris que des « bides » en Amérique... hein ?... Ici, je suis chez moi... avec des copains... on va leur montrer ce qu'on sait faire... A la tienne, mon vieux !

Quelques jours plus tard. La fine équipe est

au bar du Claridge. Marlène accompagne Gabin qui a une idée : « Dites donc, les gars... si on mettait « la grande » dans le coup. Oh ! faudrait pas lui filer un grand fruc... vous comprenez... à cause de son accent cheuh... un rôle sur mesure, quoi... comme tu sais les faire, mon petit Jacques... »

— Pourquoi pas ? dit Jacques Prévert.

— Hé ! hé ! murmure Carné en dégustant l'ongle de son pouce droit.

— Quelle affiche ! soupire M. Raymond Borderie (de chez Pathé) en vidant son verre. Et l'écho du Claridge répond : « Nous allons faire un film for-mi-da-ble ! »

★ ★

Le sujet est choisi. Gabin et Marlène ont vu le ballet de Prévert et Kosma : *Le Rendez-vous*. Il suffit d'en faire un scénario. Les deux vedettes sont emballées.

— C'est un champion. D'accord. « La grande » part en Amérique pour se libérer de ses contrats. C'est du coussu-main. Tous des champions.

Et, fin juillet, devant Gabin de plus en plus

emballé, une ligne générale du futur scénario est dictée et dactylographiée.

Août 1945. — Marlène est revenue libre de tout engagement. C'est merveilleux.

Septembre 1945. — M. Raymond Borderie saute sur l'occasion et fait signer à Marlène un contrat de misère (30.000 dollars américains, 5.000 francs par jour de défraiement, 120.000 francs pour son voyage à Hollywood et un petit pourcentage de 5 % sur les recettes nettes producteurs). En outre, Marlène Dietrich exige un droit de regard sur le scénario. C'est la moindre des choses. On signe dans l'allégresse. A la tienne, Marlène !...

★ ★

Paul Meurisse était engagé.

— Pas question, assure Gabin fin connaisseur... Vous voyez ce mec-là dans le rôle du mari de Marlène ? Vous me faites bien marier... il n'est pas assez représentatif...

Et Paul Meurisse est résilié.

Ce fut la première victime d'un combat sans espoir...



« Les Portes de la Nuit » : Une maquette des décors dessinés par Trauner.

Jacques Prévert écrit à Saint-Paul-de-Vence. Gabin s'énerve. Carné l'emmène à Saint-Paul où, pour la première fois depuis que ces trois hommes travaillent ensemble, l'acteur fait le difficile, l'incompris, le délicat, le scénariste... il a des idées.

Et pour la première fois aussi, à ma connaissance, Jacques Prévert tient compte de l'avis d'une vedette.

Il tranche, rogne, ajoute, rectifie à la demande scène après scène, studieusement. Toutefois il a précisé à son tortionnaire :

— Pour toi... bon... d'accord... Tu sais comme on travaille... Mais il ne faudra pas que cela recommence avec Marlène ?...

— Pas question. Je suis mandaté par « la grande ». Je parle en son nom.

Après douze jours difficiles, Gabin se déclare enchanté et remonte à Paris où il clame à qui veut l'entendre :

— Ces gens-là... tous des champions !...

1^{er} novembre. — Le financement des *Portes de la nuit* s'avère difficile. En principe, le début du tournage est fixé au 10-12 décembre. Dans le tout-Paris du cinéma, le bruit court que le film ne se fera pas.

Jean Gabin sans tenir compte de la clause de son contrat Pathé envisageant un recul possible du film, signe avec la Société Alcina pour Martin Roumagnac un sujet lui appartenant et que Carné et Prévert ont toujours refusé. *Martin Roumagnac* doit commencer entre le 25 et le 30 avril 1946.

La maison Pathé envisage de reporter son film en octobre. Gabin conseille d'interroger Marlène et cette dernière s'effondre en murmurant : « En octobre, c'est impossible... Mais alors... c'est donc fini ?... On ne peut plus trouver d'argent sur mon nom ?... »

Et M. Raymond Borderie, ému devant le drame de l'actrice dont la vogue est passée, essuie une larme furtive et lui promet d'essayer de trouver de nouveaux commanditaires.

Mais un miracle se produit. Alexandre Korda rentre d'Amérique. Il fait confiance à Carné et Prévert. On va commencer, comme prévu, le 12 décembre.

Seulement le fameux *Collier de la Reine*, que l'on tourne pendant ce temps a pris un retard considérable et les studios ne seront

libres qu'au début de janvier. Le temps de construire les premiers décors et les *Portes de la Nuit* ne pourront s'ouvrir avant le 21 janvier.

D'ailleurs, Gabin et Marlène ont lu le scénario et demandent d'énormes changements.

— Je n'ai pas de rôle, moi, là-dedans... tout est pour Reggiani... Et puis c'est une histoire de masturbés intellectuels... un truc pour le café de Flore... Ce pays est foutu... Moi, qui suis un Français libre... moi qui ai tant souffert à Hollywood à tourner des films... je me souviens d'une machine sur la Résistance... J'ai jamais eu aussi chaud de ma vie... c'est pour dire que j'ai le droit de Pouvoir...

Quant à Marlène, elle raconte une petite histoire, un scénario venu en droite ligne de l'Europe centrale, pays d'élection des nègres du cinéma français... un infâme gribouillis comme nous en connaissons tous.

Voilà ce qu'elle veut tourner.

— Ça, c'est du boulot, clame Gabin. Jacques est fini. D'abord, son *Homme du Destin*, c'est le Diable des Visiteurs du soir...

— Mais, sursaute Carné, tu n'as pas vu les Visiteurs !...

— Non, convient l'acteur géné, mais on me l'a dit.

En petit nègre, sans doute ?...

Jacques Prévert, héroïque, modifie encore son scénario.

On envoie les nouvelles scènes à Marlène qui les déclare nettement plus mauvaises que les précédentes.

15 janvier 1946. — Marcel Carné se fâche et met en demeure l'actrice d'exécuter son contrat. L'ex-Ange bleu refuse, arguant de son droit de regard et réclame le paiement des deux ou trois millions qui lui seraient dus si elle avait tourné. Elle écrit sans sourire « que ce film constituerait une mauvaise propagande à l'étranger ».

La lecture de pareilles billevesées est quand même une source de franche rigolade pour des êtres normalement constitués.

Maintenant, Gabin parle dates. *Martin Roumagnac* doit commencer le 25 avril.

— Alors, moi, j'suis pas une machine. Il me faut trois semaines de repos entre les deux films.

La question est portée devant M. Fourré-Cormeray, directeur général du Cinéma français, qui obtient finalement de l'acteur la promesse de se contenter de douze jours de fariente.

Mais Gabin marque la plus entière mauvaise volonté. Il ne vient pas aux essais et, le 19 janvier, déclare qu'il exige sa liberté pour le 18 avril. Au surplus, il sait que Carné compte engager une jeune fille pour remplacer Marlène, défaillante...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?... On veut me faire tourner avec un rat-mulot ?... une môme... A mon âge... Y me faut une femme de trente à trente-cinq ans.

Cette fois c'est la goutte de fiel qui fait déborder la coupe. Marcel Carné renonce.

La maison Pathé aussi.

Les syndicats se fâchent et menacent de prendre une sanction contre Gabin, dont techniciens et artistes attendent le bon plaisir depuis des semaines.

— De quoi ?... Moi, un Français libre ?... Alors, c'est de la dictature ?... On va voir... tous des dictateurs...

★ ★

Mercredi 23 janvier. — Réunion syndicale présidée par M. Fourré-Cormeray qui ne laisse pas la question se poser sur son véritable terrain : le scénario. Il s'en tient aux dates... M. Fourré-Cormeray ignore le scénario. Peut-être ne lui plaît-il pas ? M. Fourré-Cormeray est emmerdeur comme chacun sait et puis ce jeune fonctionnaire provincial a vu trois fois M. Jean Gabin en chair et en os ces derniers jours. Il confond les bureaux de la Direction générale avec les salons d'une préfecture angevine où l'on ferait des ronds de jambes devant les vedettes du cinéma si elles donnaient s'y montrer pour séduire les coquins de village.

— C'est un champion !

Finalemment, après une intervention téléphonique de Malraux, insistant pour qu'un accord soit réalisé, M. Fourré-Cormeray s'isole vingt minutes avec Jean Gabin qui, décidément, est pour lui tout le cinéma français et obtient la date du 5 mai.

Le 5 mai, Marcel Carné doit libérer sa vedette.

Gabin, lui, n'a rien perdu dans la combinaison. Alors que toute l'équipe technique avait accepté, pour la période de retard (entre le 10 décembre et le 21 janvier) de ne toucher que 50 % de ses contrats, M. Jean Gabin, lui, avait exigé 150.000 francs par semaine, soit plus de 100 %. Au prorata de son contrat initial, il n'aurait dû encaisser que 133.000 francs.

C'est beau l'amiour de l'art !...

Tout le monde est enfin d'accord, mais encore faut-il que *Martin Roumagnac* soit légèrement décalé.

★ ★

Le lendemain, les studios de Saint-Maurice font savoir qu'il n'est pas possible de retarder d'un jour ce fameux *Martin Roumagnac*.

Dame !... Les Sociétés Alcina et Gaumont tiennent à réaliser le film de rentrée de Gabin.

Une fois de plus tout est dans l'eau !...

Mais Marcel Carné et Jean Prévert avec une obstination admirable convainquent leurs producteurs des qualités du jeune Yves Montand, le font engager à la place de Gabin et commencent leur film.

★ ★

Mais je m'aperçois que ce « papier », intitulé « Histoire d'un film », se termine avant le premier jour de tournage.

Et c'est très bien ainsi.

C'est le plus difficile que je vous ai conté.

Maintenant, il ne reste plus à Marcel Carné qu'à réaliser le film écrit par Jacques Prévert.

Tout devient simple...

Et le travail heureux n'a pas d'histoire.

P. L.

CELUI d'une tricoteuse, et puis d'une Martiniquaise, dans *Remontons les Champs-Elysées* ? Une pauvre personne pathétique dans *La Charette fantôme* ? Une Orientale dans *L'Esclave blanche* ? Une exploratrice de l'Alaska, toute nimbée de fourrures, dans *Tornavara* ? Une dame à falbalas et mauvaises mœurs dans *Monsieur des Lourdines* et *Le Lit à colonnes* ? Ou une bohémienne comme dans *Le Cavalier noir*, ou une fille repenti, comme dans *Les Anges du péché* ? Femme du monde simplement, comme dans *Elles étaient douze femmes*, *La Règle du jeu* ? Et j'en passe, j'en passe.

C'est un jeu, une gageure.

— Tiens, mais je connais ce visage-là ? Attendez, c'est... je ne connais qu'elle... Mais, c'est Mila Parély !

Gitane, Esquimaude ou belle dame 1900, elle campe une silhouette amusante, bien typique. Elle n'est pas géniale, mais juste. Nous n'avons pas encore en elle l'étoile de première grandeur qui porte tout le poids d'un film, à laquelle on n'échappe pas, l'eût-on voulu. Elle accepte même de créer des rôles qui n'ont que quelques scènes. Cela lui plaît, et elle en fait des créations marquantes.

On appelle « acteurs de composition » ceux qui apparaissent ainsi sous des aspects très divers. Mais le cas de Mila Parély a ceci de particulier qu'elle est jolie femme. Elle pourrait être vedette-vénette. Elle a les jambes longues, à l'américaine, une tête très petite, ce qui est harmonieux, un sourire éclatant et elle est adroite comédienne.

Non, elle ne s'est pas laissé classer tout honnêtement jolie femme. Des mèches plates de *La Charette fantôme* aux robes sirènes de *L'Ecole sans lumière* et aux costumes à la Van Dyck de *La Belle et la Bête* (deux films que nous allons voir) elle veut changer d'aspect et elle y réussit. Des lèvres très épaisse et des pommettes hautes auraient pu la typer. Il n'en est rien. Son adresse la sert, sa discrétion aussi, et surtout son goût du costume.

Elle aime se déguiser et elle sait s'habiller. Elle revient radieuse de longues heures d'essayage chez son couturier. Elle se souvient d'un rôle par la robe qu'elle portait.

Justement, dans la vie... comment est-elle ?

J'ai vu arriver une longue jeune femme au manteau de vison (je fais peut-être une faute grossière, n'était-ce pas de la zibeline ?). Le sourire charmant, un rien mécanique, un rien mondain. Elle bavarde avec un remarquable manque de suite dans les idées et une gentillesse certaine. Elle fait trois projets contradictoires en deux minutes. Il se pourrait qu'elle soit ombrageuse. Elle a tout à la fois des intonations très faubourg Saint-Germain et de la familiarité, prend l'inconnue que je suis sous le bras ou se déshabille devant moi avec l'indifférence de ceux qui appartiennent au public.

Car elle appartient au public depuis l'âge de quatorze ans. A été en Amérique presque enfant. Elle dansait et chantait dans les cabarets. A continué sa carrière en Belgique. Et maintenant tourne en France et y joue la comédie. Concurremment, bien sûr. Ayant travaillé au studio toute la journée, elle arrive à neuf heures dans sa loge pour jouer *La Patronne* avec Luguet. Il se peut même qu'elle ait à retourner au studio pour des séances de nuit.

Elle est travailleuse, elle est infatigable. Avec cette application réfléchie des femmes qui ont appris à se débrouiller seules. Et elle aime créer des personnages.

C'est ce qui nous vaut de retrouver ce visage connu sous un nouvel aspect chaque fois que le nom de Mila Parély apparaît au générique d'un film.

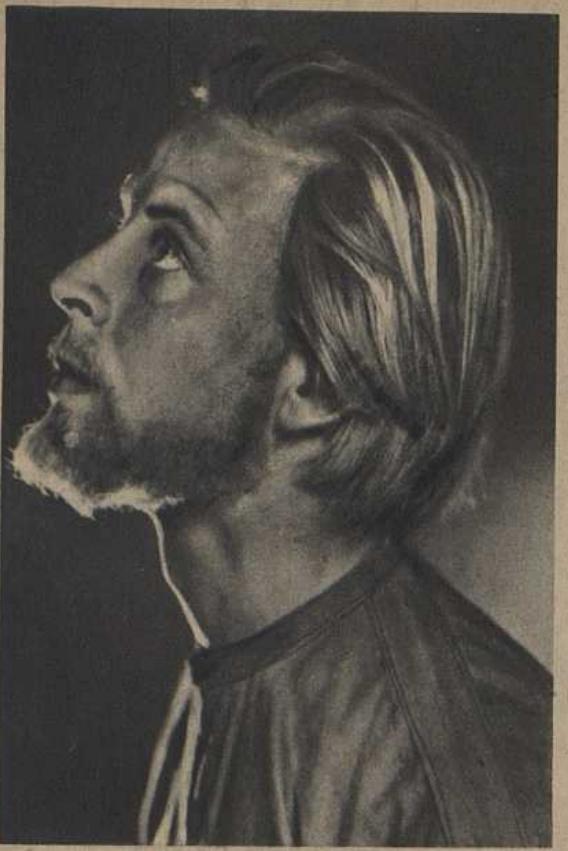
Claude MARTINE.



Quel visage a donc MILA PARÉLY ?

« Justement, dans la vie... Comment est-elle ?... Le sourire charmant, un rien mécanique, un rien mondain... »





Rune Lindström dans « La parole »

Maj Zetterling et Stig Järrel dans « Hets » (Hantise) réalisé par Alf Sjöberg

LA NOUVELLE JEUNESSE DU CINÉMA SUÉDOIS

RIEN ne serait plus faux et plus injuste que de parler du cinéma suédois d'aujourd'hui sans rendre hommage aux pionniers qui furent les premiers à se mesurer avec ses problèmes fondamentaux. Ces précurseurs qui surent frayer le chemin de l'avenir se nomment Victor Sjöström et Maurice Stiller.

Leurs studios étaient des baraquas exiguës et misérables. La lumière sifflait. Les appareils grinçaient. Ils travaillaient nuit et jour, n'épargnant pas leur peine. Ils cherchaient à dégager la puissance magique dissimulée dans la bande de celluloid. Ils poursuivaient la découverte d'une forme artistique, d'un contenu artistique.

Et un jour, ils trouvèrent.

Stiller avait trouvé l'art de suggérer le rythme au moyen d'images toujours changeantes, chargées à en éclater de force dramatique. Il avait découvert la voie du visuel et du corporel. Il connaissait le secret qui permet à l'image nue de nous saisir à la gorge et de nous dominer par la seule puissance de son atmosphère.

Sjöström avait suivi une autre route. Il avait pénétré dans le tréfonds le plus mystérieux de l'âme humaine. Il voulait raconter l'homme et son secret. Longtemps avant 1920, il laissa parler les forces obscures qui se trouvent dans l'homme ; il sut saisir avec la caméra le drame muet qui se joue en chacun de nous. Ce faisant, Sjöström a conquis pour le film un nouveau domaine, celui de l'âme humaine.

Dans notre numéro du 10 octobre 1945, notre collaborateur Denis Marion a longuement parlé du *Chemin qui conduit au ciel*, film important qui marque un renouveau certain du cinéma suédois, Rune Lindström, scénariste et interprète principal de ce film, comme de *La Parole*, qui est aussi le scénariste de *L'Empereur du Portugal*, d'après Selma Lagerlöf, étudie ici, avec les enseignements du passé, les perspectives nouvelles qui s'offrent au cinéma suédois et à ses jeunes animateurs.

Un miracle se produisit : l'art visuel et corporel de Stiller, avec son extraordinaire dynamisme des images, et la représentation de l'homme en profondeur réalisée par Sjöström se rencontrèrent. De cette rencontre providentielle naquit un art, l'art cinématographique, là où il n'y avait eu auparavant qu'un divertissement forain.

Un grand auteur suédois fournit aux deux artistes la matière dont ils avaient besoin car l'œuvre de Selma Lagerlöf se caractérise à la fois par la force de l'image et de l'action et par une connaissance vraie et simple de

par Rune LINSTRÖM

l'homme. Elle a permis à Stiller et Sjöström de se réaliser pleinement et c'est pourquoi le cinéma suédois a contracté une si grande dette de reconnaissance à son égard.

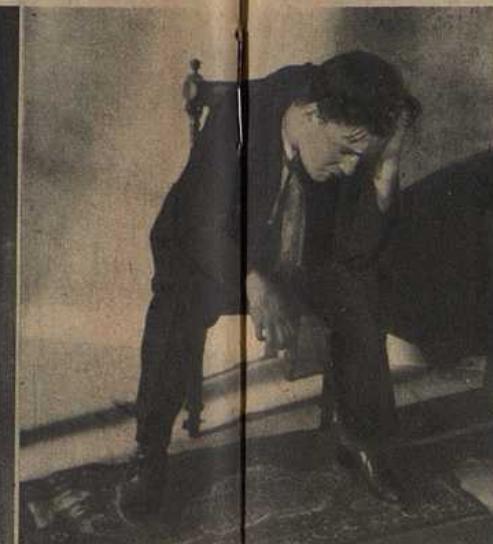
A ces trois noms d'autres viennent se joindre, ceux d'acteurs comme Gosta Ekman, Ivan Hodquist et Greta Garbo. Avec Stiller, Sjöström et Selma Lagerlöf, ils créèrent le cinéma suédois.

Il me suffira de nommer quelques-uns des nombreux films nés de cette collaboration : *Le Trésor d'Arne* et *Erotikon* de Stiller, *Les Fils d'Ingmar* et *La Charette fantôme* de Sjöström. Ces œuvres commandent le respect aujourd'hui encore. Et notre admiration ne fait que grandir lorsque nous pensons aux conditions précaires dans lesquelles elles furent réalisées.

(Suite page 14)



De nouveau créé de l'art, et non plus du spectacle de foire... « L'Empereur du Portugal »



Alf Kjellin dans « Hets ». — Victor Sjöström et Gun Wallgren dans « L'Empereur du Portugal ».



Stig Järrel dans « Son Excellence »

Gun Wallgren dans « L'Empereur du Portugal », réalisé par Gustav Molander. Ce scénario de Rune Lindström, d'après Selma Lagerlöf, relate l'histoire d'un vieillard acculé à la folie par l'inconduite de sa fille qu'il adore.



"L'esprit s'amuse" ... et les spectateurs aussi

« BLITHE SPIRIT »
Film anglais : en technicolor, v. o. sous-titré.
Scénario : Noël Coward.
Réalisation : David Lean.
Interprètes : Rex Harrison, Constance Cummings, Kay Hammond, Margaret Rutherford. Production : Two Cities Film.

'ESPRIT qui s'amuse ici, pour nous divertir, est d'abord celui du spirituel Noël Coward, auteur de la pièce d'où sort ce film ; puis le spectre d'une femme qu'une sorcière-amateur évoque par le moyen d'une table tournante.

Elvira hante naturellement la maison où elle est morte en regrettant son trop bref passage sur terre. Elle se matérialise donc aux seuls yeux de son veuf... à la grande colère, puis jalouse, puis commiseration de l'épouse qui a pris sa place.

Encore que la jeune fantôme apparaisse assez bien en chair, le fantastique ménage à trois (dont s'accommodera volontiers le mari, mais qui répugnerait à la femme vivante) ne se réalisera que dans l'au-delà, après divers incidents cocasses.

Ce sujet, dont le traitement désinvolte laisse cependant supposer que Noël Coward en sait assez long sur la vie invisible qui nous entoure, a été exploité de façon plus théâtrale que cinématographique. Mais, même pour animer des êtres éthériques, qui se soucie aujourd'hui de se servir de l'art du surnaturel par excellence ? Tout cinéaste est devenu un promeneur qui fait traîner son auto par une paire de bœufs...

Le film est en couleurs, dans une gamme très doucement anglaise, agréable.

La morte, aussi apparemment lasse que

vindicative et violente est incarnée par Kay Hammond, Constance Cummings est, sans effort, plus matérielle en épouse jalouse. Rex Harrison joue le mari avec l'aisance discrète de la plupart des vedettes du théâtre londonien. Reste à mentionner Margaret Rutherford, sorte d'extravagante cousine britannique de Michel Simon et magicienne si active, si infatigable et si indiscutable que l'on a envie de lui confier le ministère du Ravitaillement.

J.-G. AURIOL.

"Ceux de chez nous" Une histoire banale mais un document

« MILLIONS LIKE US »
Film anglais : v. o. sous-titré.
Scénario : Frank Launder et Sidney Gilliat.
Réalisation : Frank Launder et Sidney Gilliat.
Interprètes : Eric Portman, Patricia Roc, Anne Crawford, Gordon Jackson, Basil Radford, Naunton Wayne, Moore Marriott. Production : Gainsborough.

C E n'est certes point par ses qualités dramatiques que ce film anglais peut nous attacher. La technique en est maladroite, la photographie plate et defectueuse, le son inégal et le découpage si décousu qu'on a souvent peine à suivre l'enchaînement des faits. Et pourtant cette bande réalisée pendant la guerre n'est pas dénuée d'intérêt si l'on veut bien y chercher autre chose qu'une histoire insignifiante. Son intérêt tient à la sincérité avec laquelle les auteurs et les interprètes ont tenté de reconstituer l'atmosphère de la vie anglaise pendant les hostilités. La pauvreté, la platitude de ces images, la banalité même de la petite intrigue qui s'y greffe trouvent une espèce de justification dans le caractère documentaire de l'ouvrage. Les personnages qu'on nous montre sont des

Anglais moyens. Les auteurs les ont choisis dans une famille de braves gens — petits bourgeois ou prolétaires évolués — représentatifs du peuple britannique. Le titre anglais du film, « Millions like us » — des millions comme nous — démontre bien leur intention. On évoque d'abord les jours heureux de 1939. Un vieux père, ses deux filles, dont l'une est mariée, son fils, sa bru, mènent une existence heureuse et paisible. Survient la guerre qui va bouleverser les habitudes, contraindre chaque individu à renoncer à ses aspirations personnelles pour se mettre au service de la cause commune.

Il semble que ces images, malgré la propagande qui s'y glisse, nous donnent une idée assez fidèle du climat dans lequel ont vécu, pendant la guerre, les classes populaires anglaises. Climat tendu, un peu mélancolique malgré le courage moral dont chacun faisait preuve.

Et l'on comprend mieux pourquoi la guerre a suscité, dans la vie sociale d'outre-Manche, de si profonds changements. Jean VIDAL.

"La grande épreuve" Un montage d'actualités qui n'apporte rien de neuf

Film français.
Réalisation : Service cinématographique de l'armée.
Commentaire : André Gillois.
Montage : Pontays.

UNE drôle de guerre, trop bizarre pour paraître vraie, vient de se terminer : les premiers stukas trouvent le ciel, descendant en piqué sur nos soldats, et ceux-ci apprennent soudain que cette guerre est terriblement réelle. Les civils aussi vont l'apprendre,

et les Allemands filment, avec une tranquille jubilation, le bombardement des populations sur les routes françaises. Ce ricanement allemand, qui était leur chant de triomphe, n'en l'entend, il est présent derrière les images prises aux actualités allemandes de « La Grande Epreuve ». Il faudra cinq années pour que le rire dégénère, devienne cette stupeur veule que l'on connaît.

Ces cinq années, divers films de montage nous les ont rendues déjà en juxtaposant des extraits de bandes d'actualité. Et c'est justement le handicap qui pèse sur « La Grande Epreuve », que ce film vienne après tant d'autres qui ont su, parfois admirablement, nous raconter la guerre. Il apparaît qu'il faudrait clore ce cycle des films de montage sur la guerre. La matière brute n'est pas indéniablement exploitabile si l'on se contente justement de la conserver dans sa nudité, et le document maintenant semble bien avoir joué son rôle.

J. ZENDEL.

"Raboliot"

Une histoire de braconnage dont on revient bredouille

Film français.
Auteur et dialoguiste : Maurice Genevois.
Réalisateur : Jacques Daroy.
Interprètes : Blanchette Brunoy, Julien Bertheau, Lise Delamare, Alexandre Rignault.
Chef-opérateur : Maurice Barry.
Décorateur : Roger Simon.
Musique : Gaillols Monbrun.
Production : les Prisonniers Associés.

O N voudrait bien croire que c'est un bon film : on voudrait bien se figurer que cette histoire de braconnier, « brave cœur, mais tête brûlée », qui sacrifie femme

et enfants à sa « passion » et succombe finalement à l'acharnement d'un grand méchant garde-chasse, que ces lapinades et ces faisanderies ont un commencement de vraisemblance ou tout simplement d'intérêt. A vrai dire, le laborieux roman de M. Maurice Genevois — prix Goncourt — n'était pas particulièrement tentant pour un metteur en scène : il y avait là pourtant une gageure dont nous ne demandions, après tout, qu'à apprécier le résultat...

On serait ravi, au fond, d'être convaincu que les mines de Julien Bertheau sont pleines de naturel et que ses roulements d'yeux comme son petit rire sont les marques d'un nouveau style, qui ne rappelle celui du mélodrame 1890 que par une importune réminiscence...

On aime bien Blanchette Brunoy et on seraient enchanté qu'il suffise de lui descendre les seins de cinq centimètres et de lui natter les cheveux pour en faire une farouche foretière et une mère de famille.

On souhaiterait de tout cœur aux femmes des pêcheurs solognats de ressembler à Lise Delamare, à défaut du contraire.

Oui, on voudrait bien...

Il convient de dire que l'on trouve parfois, à un tournant de pellicule, de belles images, que quelques scènes sont drôles, que les apparitions d'une petite fille, souffre-douleur d'un méchant fermier, sont émouvantes ; et l'on accorde volontiers à Jacques Daroy de l'avoir fait exprès...

...Parce que « Raboliot » est une grande production française.

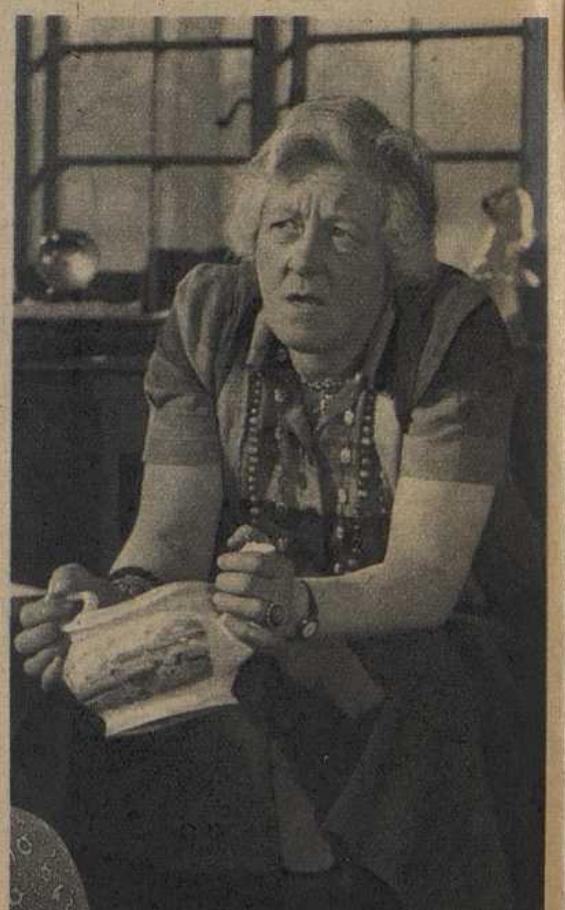
Parce que ses responsables y ont mis certainement toute leur bonne volonté.

Et que la bonne volonté, en fin de compte, n'est pas si courante...

Henri ROCHON.



« Sylvie et le fantôme » : ce n'est pas un, mais deux fantômes avec lesquels Odette Joyeux est ici aux prises. Il est vrai que l'un d'entre eux a retiré sa cagoule et se présente sous les traits, nullement immatériels, de Jean Desailly. Le film de Claude Autant-Lara sort aujourd'hui sur les écrans parisiens : nous en donnerons, la semaine prochaine, un compte rendu détaillé.



Margaret Rutherford, magicienne infatigable de « L'Esprit s'amuse ».



Le fantôme d'Elvira (Kay Harwood) veille sur le sommeil de Charles, son époux (Rex Harrison).



Patricia Roc et Eric Portman, héros de « Ceux de chez nous ».



Le rude intendant et le bon garde chasse (Alexandre Rignault) de « Raboliot ».

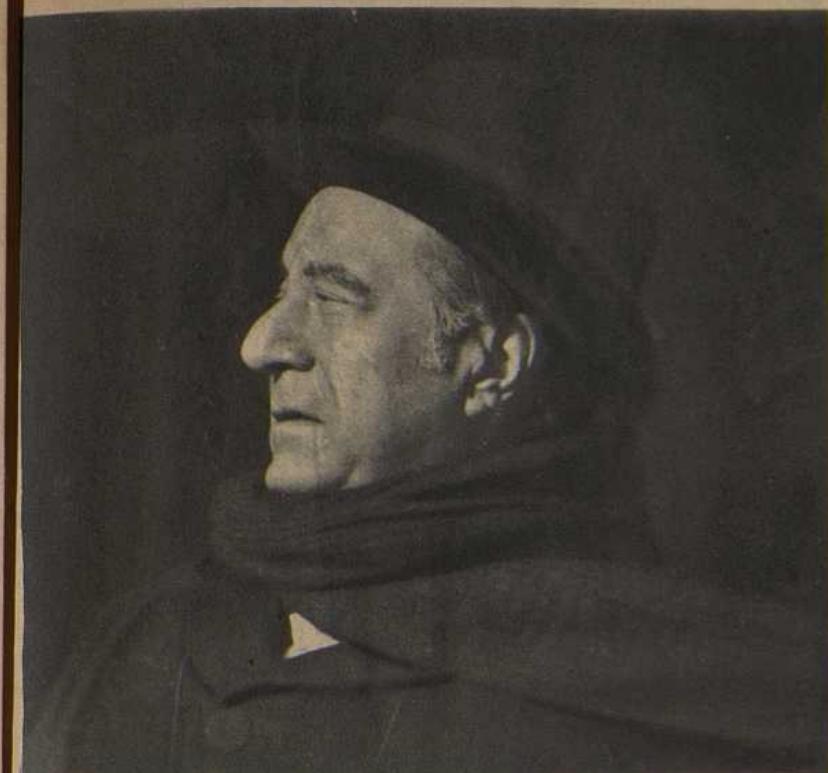
"L'HOMME AU CHAPEAU ROND" A BIEN VOULU SE LAISSE PHOTOGRAPHIER



« Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi ? Hein ? »



« Ma-de-moi-selle, je ne joue que des choses qui me font plaisir !... »



« Tu voudrais que je pose pour toi, hein ! Alors, dépêche-toi ! »



Le voici maintenant, accoudé au bar, avec Clariond...

EN PRENANT L'APERITIF AVEC RAIMU

interprète de Dostoïewski



La petite salle à manger particulière où Raimu, qui déjeune seul, achève un gros mille-feuilles...

QUEST-CE que vous voulez que je vous dise, moi ? Hein ? Eh bien, je vous dis : prenez un grenache.

J'ai la chance d'être seule au bar du studio, avec Raimu, et les choses s'annoncent bien. Je m'assois sur le tabouret, assez tremblante car il paraît que notre grand Raimu « n'est pas à prendre avec des pincettes, aujourd'hui »...

Je bredouille : « Vous êtes content du film, monsieur Raimu ? »

— Apprenez, ma-de-moi-selle, que je ne joue que des choses qui me font plaisir...

Pas fort, ce que je viens de dire... Heureusement, la porte s'ouvre. C'est Aimé Clariond. (Favoris gris, pardessus « sac » sur une robe de chambre de satin broché.)

— Je prendrai un « Clariond », et vous, Raimu ?

— Ah ! non, pas de « Clariond » pour moi. Je ne veux pas sortir sur la tête. On dirait tout de suite : Raimu, c'est un irrogne...

— Vous ne savez pas ce qui est bon. Connaissez-vous au moins « moitié fine-moitié pastis » ?

— Qu'est-ce que ça donne ? demande quelqu'un.

— Ça donne envie de dégueuler, voilà ce que ça donne, assure Raimu. Ah ! ma pleurite ! Ils vont me faire

crever sur ce plateau qui n'est pas chauffé...

Pendant ce temps, notre photographe Lido est entré, accompagné du petit garçon qui porte ses appareils. Raimu regarde le petit :

— Comment tu t'appelles, toi ?

— Michel.

— Tu n'es pas Michel Strogoff, par hasard ?

Le gosse s'esclaffe, rouge comme une tomate. Et Raimu qui déteste les photographes (il est stipulé dans son contrat qu'aucun journaliste ne doit pénétrer sur le plateau lorsqu'il tourne) s'approche du petit.

— Tu voudrais que je pose pour toi, hein ? Ça te ferait plaisir ? Alors, dépêche-toi, viens dehors...

Il enroule quatre fois l'énorme cache-nez qui rejoint son chapeau melon et sort bravement avec Clariond. Par la fenêtre, on les voit attendre patiemment devant trois poubelles pleines que le petit Michel reconnaît le bouton sur lequel on appuie...

Lido prépare ses lumières et Raimu, apprivoisé, revient poser, plein de bonne volonté. Il s'accorde gracieusement au bar, un « Clariond » dans la main, le melon sur la tête... Tout à coup, il se lève. En voilà assez.

— Ah ! tous ces gens-là, ça ne mange pas. Au revoir, je vais déjeuner.



Raimu revient poser, plein de bonne volonté.

ner. Et qu'on ne me dérange pas...

Une demi-heure après, j'entre ouvre la porte de la petite salle à manger particulière où Raimu achève un gros mille-feuilles. Encore une petite photo, s'il vous plaît...

Au moment où nous quittons le restaurant, Raimu s'arrête pile avec un « Oh ! » désolé. C'est que nous venons de croiser une petite crème en pot destinée à Aimé Clariond !

Je m'approche de celui-ci pour obtenir quelques détails sur cet *Eternel Mari*, devenu *L'Homme au chapeau rond*...

— Eh bien, ce n'est pas gai du tout ! Il y a deux enterrements et Raimu veut se pendre plusieurs fois, dont une devant sa fille (qui est la mienne en réalité). Le rôle de la petite est tenu par une étonnante enfant : Lucie Valnor, la filleule de Gaby Morlay. Elle a sept ans. (Je

sais déjà que cette jeune personne fait partie du chœur de l'Opéra-Comique, danse *Coppélia*, la *Mazurka*, le *Cygne*, qu'elle est acrobate, pratique les claquettes, chante en anglais et travaille avec Tonia Navar...) L'atmosphère est très Dostoïevski, je ne connais rien de plus cruel. C'est le film de la haine... Mais venez donc nous voir répéter, tout à l'heure, puisque Raimu est de bonne humeur !

Nous voici donc sur le plateau. Pierre Billon, le réalisateur, mime avec Clariond la scène du rasoir. Les mains seules, en gros plan, doivent jouer. Clariond est affalé dans son fauteuil de malade. Raimu arrive derrière, tenant le rasoir avec lequel il va tenter de lui trancher la gorge. Les yeux de Clariond s'affolent, sa main saisit le poignet qui s'approche. Lutte pathétique. Raimu s'abat sur le canapé. J'ai le texte sous les yeux :

Clariond. — L'éther, vite, vite ! J'étouffe.

Raimu. — Voilà, voilà, de bonnes ventouses !!! Des ventouses scariées... Après, vous ne souffrirez plus... Plus jamais...

Clariond. — Canaille !

Raimu. — Vous allez appeler la police ?

Clariond. — Vous l'auriez fait. Moi pas. Nous ne sommes pas de la même espèce...

C'est la fin du film. Pas très gai, évidemment, le dialogue de Speak... J'admire les décors de Wakhévitich : un intérieur bourgeois vers 1880, plein d'affreux et raffissants bibelots...

Silence, on va tourner, il faut partir. Merci, monsieur Raimu, votre réputation de méchant ogre n'est qu'une vilaine calomnie.

Lise CLARIS.

(Photos LIDO.)



Devant Pierre Billon, le réalisateur, et Toporkoff, le chef opérateur, Raimu et Clariond répètent la scène du rasoir.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIRES	PERMAN.
7°. — Ecole Militaire				
GRAND CINEMA, 55, av. Bonquet (M° Ecole-Milit.). INV. 44-11	Par la porte d'or (d.)	15 heures	20 h. 45	D.
MAGIC, 28, av. La Motte-Picquet (M° Ecole-Militaire). SEG.69-77	Mystère Saint-Val	15 heures	20 h. 45	D. 3 mat.
PAGODE, 57 bis, r. de Babylone (M° St-François-Xavier). INV. 12-15	Orgueil et préjugés (v.o.)	15 heures	20 h. 45	D. 14-16 h. 45
RECAMIER, 3, rue Recamier (M° Sèvres-Babylone).	Les Bas-fonds	J. S. 16 heures	21 heures	D. 2 mat.
SEVRES-PATHE, 80 bis, rue de Sèvres (M° Durac). SEG. 63-88	Par la porte d'or (d.)	J. S. 15 heures	21 heures	D. 2 mat.
STUDIO-BERTRAND, 29, rue Bertrand (M° Durac). SUF. 64-66	Sarati le terrible	J. 15 h. S. D. (2 m.)	20 h. 45	D.
8°. — Champs-Elysées				
AVENUE, 5, rue du Collège (M° Marbeuf).	Tonnerre sur l'Atlantique (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
BALZAC, 1, rue Balzac (M° George-V).	Sylvie et le fantôme.	14 h. 30, 16 h. 15	20 h. 15	S. D.
BIARRITZ, 79, av. des Champs-Elysées (M° Marbeuf). ELY. 42-33	La Dernière Chance (v.o.)	15 heures, 17 heures	21 h.	S. D.
CESAR, 63, avenue des Champs-Elysées (M° Marbeuf). ELY. 33-91	La Dernière Chance (v.o.)	15 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
CINEPH-SAINT-LAZARE (gare Saint-Lazare).	Journal homme moderne	P. 14 h. 20	20 heures	10 h. à 23 h.
CINEPH-CH-ELYSES, 36, av. Ch-Elys. (M° Marbeuf). ELY. 24-89	Les Beaux Jours	15 heures	20 h. 45	D.
CINEPRESSE CH-ELYSES, 52, Ch-Elys. (M° Marbeuf). ELY. 77-40	Les Géants de la forêt (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
COLISEE, 38, avenue des Champs-Elysées (M° Marbeuf). ELY. 29-46	La Grande Epreuve	T. I. J. 15 h. (Gf mardi)	19 h. à 23 h.	S. D.
ELYSEE-CINEMA, 65, av. Ch-Elysées (M° Marbeuf). BAL. 37-90	Le Livre du bâton	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 20	S. D.
ERMITAGE, 72, av. des Champs-Elysées (M° Marbeuf). ELY. 15-71	Scrubette (v. o.)	14 h. 30, 17 heures	20 h. 22-20	D. 3 mat.
LORD-BYRON, 122, av. Champs-Elysées (M° Marbeuf). BAL. 04-22	L'Esprit s'amuse (v.o.)	15 h. 15, 16 h. 45, S. 14.30	20 h. 45	S. D.
LA ROYALE, 25, rue Royale (M° Madeleine).	Meurtre de John Carter (v.o.)	14 h. 15, 16 h. 30	20 h. 45	D.
MADELEINE, 14, bd de la Madeleine (M° Madeleine). ANJ. 82-66	La Vraie gloire (v.o.)	14 h. 30	20 h. 45	S. D.
MARBEUF, 34, rue Marbeuf (M° Marbeuf).	Lady Hamilton (v.o.)	14 h. 30, 19 h. 15	20 h. 30	S. D.
NORMANDIE, 116, av. Champs-Elysées (M° George-V).	Lac aux dames	15 heures	20 h. 30	D.
PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière (M° Saint-Lazare).	Tant que je vivrai	14 h. 35, 16 h. 50	20 h. 30	D.
PORTIQUES, 146, av. des Ch-Elysées (M° George-V).	Le Lien sacré (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
TRIOMPHE, 92, av. Champs-Elysées (M° George-V).	120, rue de la Gare	T. I. J. perm.	20 h. 30	S. D.
	Aventures en Birmanie (v.o.)	14 h. 45, 17 heures	20 h. 45	S. D.
9°. — Boulevards-Montmartre				
AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes (M° Trinité).	Fantôme à vendre (v.o.)	S. 14 h. 45	20 h. 30	D.
ARTISTIC, 61, rue de Douai (M° Cligny).	L'Homme en gris (v.o.)	Tous les jours matinée	20 h. 30	D.
AUBERT-PALACE, 24, bd des Italiens (M° Opéra).	Le Livre de la jungle (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	19 h.-21 h.	S. D.
CAMEO, 32, boulevard des Italiens (M° Opéra).	Deux mille femmes (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
CINECRAN, 17, rue Caumartin (M° Madeleine).	120, rue de la Gare	15 heures	20 h. 30	S. D. L. J.
CINEPHONE-ITALIENS, 6, bd des Italiens (M° Opéra).	Actualités	Perm. de 10 h. à 23 h.	20 h. 30	T. les jours
CINEMONDE-OPERA, 4, chausse d'Antin (M° Opéra).	La Vraie Gloire (d.)	15 heures	20 h. 30	S. D.
CINEVOG-SAINT-LAZARE, 101, r. St-Lazare (M° St-Laz).	Mystère Saint-Val	14 h. à 18 h. 30	20 & 24 h.	S. D.
COMEDIA, 47, boulevard de Clichy (M° Blanche).	Quartier sans soleil	14 h. à 18 h. 30	20 h. 45	S. D. 14-23h.
CLUB DES VEDETTES, 2, r. des Italiens (M° R-Drouot).	Le Livre de la jungle (v.o.)	15 heures	20 h. 45	T. I. J. 14 h.
DELTA, 17, bis boulevard Rochechouart (M° Barbès-R).	Femmes marquées (d.)	M. J. L. 15 h.	20 h. 45	S. D. 2 soir.
FRANCAIS, 23, boulevard des Italiens (M° Opéra).	Robolot	15 heures	20 h. 30	S. D.
GAITE-ROCHECHOUART, 15, bd Rochechouart (M° Barbès).	Quartier sans soleil	14 h. 45, 16 h. 45	20 h. 45	D. 3 mat.
HELDER, 34, boulevard des Italiens (M° Opéra).	Sylvie et le fantôme.	14 h. 45, 16 h. 15	20 h. 30	S. D.
LAFAVETTE, 54, r. Fbg-Montmartre (M° Montmartre).	Enfants du paradis	15 h. 15h. 17h. D.(2m.)	20 h. 45	S. D.
MAX-LINDER, 53, bd Poissonnière (M° Montmartre).	Le Dernier Sou	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	D.
PARAMOUNT, 2, boulevard des Capucines (M° Opéra)	Cyrano de Bergerac	Permanent 12 heures	20 h. 30	D.
PERCHOIR, 43, r. Fbg-Montmartre (M° Montmartre).	Invités de la 11e heure	15 heures, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
ROYAL-HAUSSMANN, 2, rue Chauchat (M° R-Drouot).	Les Fils du dragon (d.)	14 h. 30	20 h. 30	S. D. 14 h.
RADICCIDI-OPERA, 8, bd des Capucines (M° Opéra).	La Grande Epreuve	2 matinées	20 h. 30	D.
ROXY, 65 bis, bd Rochechouart (M° Barbès-Rochef.).	Cage aux rossignols	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
	TRU. 34-40			
10°. — Porte-Saint-Denis-République				
BOULEVARDIA, 42, bd Bonne-Nouvelle (M° B.-Nouv.). PRO. 69-63	Dernier Train de Madrid (d.)	15 h., 17 h. 30	20 h. 30	D.
CASINO ST-MARTIN, 48, fbg St-Martin (M° Str-St-D.). BOT. 21-93	Caravane du désert (d.)	Tous les jours, 14 h. 30	20 h. 45	D. 14-22 h.
CINEX, 2, boulevard de Strasbourg (M° Gare-du-Nord).	Hommes de l'heure	Perm. 13 h. 30 à 23 h.	20 h. 45	T.I.J. 13.30-23
CONCORDIA, 8, r. Fbg-St-Martin (M° Str-St-Denis).	La Ruée sauvage (d.)	Perm. 14 h. à 18 h. 30	20 h. 45	S. D. 14 à 22
DEJAZET, 41, boulevard du Temple (M° République).	Capitaines courageux (d.)	T. les jours, 15 heures	20 h. 45	S. D. 2 soir.
ELDORADO, 4, bd de Strasbourg (M° Str-St-Den.). BOT. 18-76	Sur la piste des Mohawks (d.)	14 h. 30 (D. 14 heures)	20 h. 45	S. D. S. (s.n.)
FOLIES-DRAMATIQUES, 123, rue de la Gare	La Mousson (d.)	L. au V., 14 h. 30	20 h. 35	D.
GAUTHIER, 17, fbg Saint-Martin (M° Str-St-Den.).	Enfants du paradis	T. les jours, 14 h. 30	20 h. 30	D.
LOIXOR-PATHE, 170, bd Magenta (M° Barbès).	L'Affiche	J. S. 15 h. D. (2 m.)	20 h. 45	S. D.
LUX-LAFAYETTE, 209, r. Lafayette (M° G-d-Nord).	La Route du bâton	15 heures	20 h. 45	S. D.
NEPTUNE, 28, bd Bonne-Nouvelle (M° Str-St-Den.).	Portrait de femmes	2 mat., tous les jours	20 h. 45	S. D.
NORD-ACTUA, 6, bd Dorsin (M° Gare-du-Nord).	Enfants du paradis	T. les jours, 14 h. 30	20 h. 45	S. D.
PACIFIC, 49, bd de Strasbourg (M° Strab-St-Denis).	Caravane du désert (d.)	15 heures	21 heures	D. 2 mat.
PARMENTIER, 159, avenue Parmentier.	Ruée sauvage (d.)	T. les jours, 14 h. 30	20 h. 45	S. D. (2 soir.)
REPUBLIQUE-CINE, 23, fbg du Temple (M° République).	Caravane du désert (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D. (2 mat.)
SAINTE-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle (M° S-St-Denis).	Carrefour des enfants perdus	V. S. L., 15 heures	20 h. 45	D.
SCALA, 13, bd de Strasbourg (M° Strasbourg-St-Denis).	Sylvie et le fantôme	V. S. L. 15 h. ; D. (2 m.)	20 h. 45	D.
TEMPLE, 77, rue du Fbg-du-Temple (M° Goncourt).	André Hardy cow-boy (d.)	15 heures	20 h. 45	D. (2 mat.)
TIVOLI, 14, rue de la Douane (M° République).	La Mousson (d.)	15 heures	20 h. 45	D.
VARLIN-PALACE, 23, rue Varlin (M° République).	Vedettes du passé	J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
	HOR. 75-40			
11°. — Nation-République				
ARTISTIC-VOLTAIRE, 45 bis, r. R-Lenoir (M° Bastille). RQ. 19-15	Zouzou	J. S. 15 h. ; D. (2 m.)	20 h. 45	D.
BA-TA-CLAN, 50, boulevard Voltaire (M° Oberkampf).	Aventure de Buffalo Bill (d.)	J. S. 15 h. ; D. (2 m.)	20 h. 45	D.
BASTILLE-PALACE, 4, bd Rich-Lenoir (M° Bastille).	La Ruée sauvage (d.)	T. I. J. 14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
CINEPRESSE-REFUBL., 5, av. Républ. (M° Républ.). OBE. 58-08	Bozombo (d.)	T. I. J. 14 h. 30	20 h. 45	S. D. (2 mat.)
CITHEA, 112, rue Oberkampf (M° Parmentier).	Secret de Mine Clapelin	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
CYRANO, 76, rue de la Roquette.	Seul dans la nuit	15 heures	20 h. 45	S. D. (2 mat.)
EXCELSIOR, 105, av. de la République (M° Père-Lach.). OBE. 86-88	La Mousson (d.)	L. J. S. 15 heures	21 heures	D.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf (M° Parmentier).	Dés hommes sont nés (d.)	L. J. S. 15 heures	21 heures	D. (2 mat.)
PALERMO, 101, boulevard de Charonne.	Cavaller de l'Ouest (d.)	2 matinées	20 h. 45	D. (2 mat.)
RADIO-CITE-BASTILLE, 5, rue St-Antoine (M° Bastille).	Bozombo (d.)	J. S. 15 heures	20 h. 45	D. (2 mat.)
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin (M° Bastille).	Soldats sans uniforme (d.)	J. S. 15 heures	20 h. 45	D. (2 mat.)
TEMPLIA, 8, rue du Fbg-du-Temple (M° Temple).	Trois du cirque (d.)	15 heures	20 h. 30	D.
VOLTAIRE-PALACE, 95 bis, r. la Roquette (M° Volt.). RQ. 65-10	La Mousson (d.)	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D. (2 mat.)

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIRES	PERMAN.
12°. — Daumesnil-Gare de Lyon				
CINEPH-ST-ANTOINE, 100, fbg-St-Antoine (M° Bast.). DID. 34-85	Bulldog Drummond en péril (d.)	P. 14 h. à 25 h.	20.15 22.15	S. D.
COURTELLINE, 78, av. de Saint-Mandé (M° Daumesnil).	Par la porte d'or (d.)	1. J. S., 15 heures	20 h. 45	D.
KURSAAL, 17, rue de Gravelle (M° Daumesnil).	Katia	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
LUX-BASTILLE, 2, pl. de la Bastille (M° Bastille).	Le Ciel est à vous	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
LYON-PATHE, 12, r. de Lyon (M° Gare-de-Lyon).	Seul dans la nuit	J. D. (2 mat.)	20 h. 45	D.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.	Bifur 3	J. 15 h. 30	20 h. 45	S. D. (2 mat.)
RAMBOUILLET-PAL., 12, r. Rambo				



L'ECRAN *français*

JEAN-PIERRE AUMONT

après sa démobilisation, est retourné à Hollywood : sa femme, Maria Montez, attend un bébé qui s'appellera Maria-Christina, si c'est une fille, Jean-Claude, si c'est un garçon. Dans « Vague de Chaleur », qu'il va commencer, Jean-Pierre Aumont incarnera le compositeur Rimsky-Korsakoff, dont ce film retracera la vie.